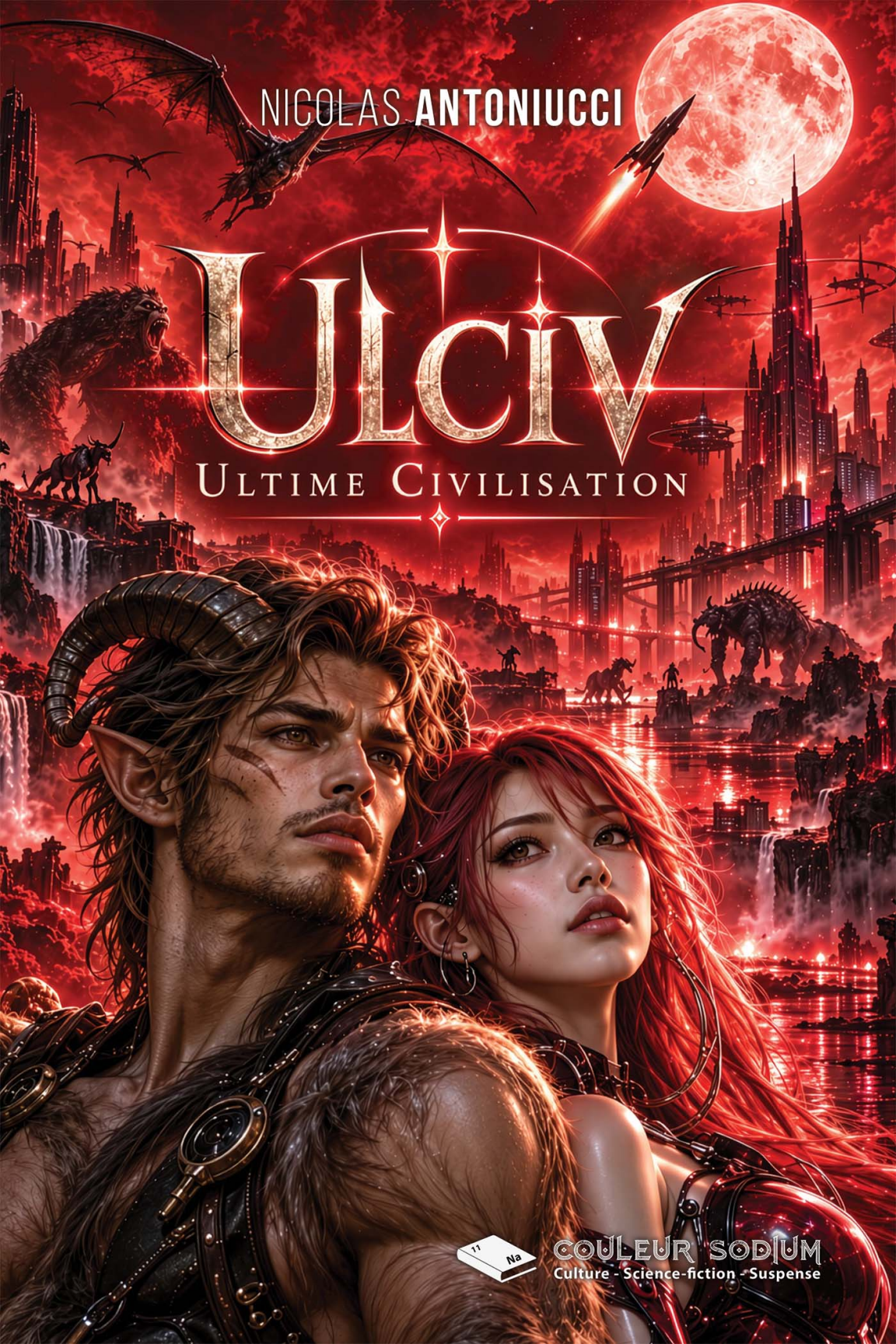

NICOLAS ANTONIUCCI
Ulciv
Ultime Civilisation
11
Na
COULEUR SODIUM
Culture - Science-fiction - Suspense

© Nicolas Antoniucci – 2022. Tous droits réservés.
www.nicolas-antoniucci.com

ISBN (version imprimée) : 978-2-37692-346-6
ISBN (version eBooks) : 978-2-37692-347-3

Corrections : Libres d'écrire
Édition papier et numérique : Libres d'écrire
Couverture : Libres d'écrire
Illustrations de couverture et intérieures : © Nicolas Antoniucci

Libres d'écrire est un label de IS Edition, Marseille.
www.libresdecrire.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

NICOLAS **ANTONIUCCI**

ULCIV

COULEUR SODIUM
Culture - Science-fiction - Suspense

LA TERRE

Chapitre I

Obscurité – La boîte à sommeil –
Une horde de hyènes géantes et rouges



Je sortis de la cité après avoir emprunté un labyrinthe souterrain quasi infranchissable que seul un programme informatique, indiquant par une série de points lumineux le chemin à suivre, m'avait permis de traverser. Immédiatement, une fois arrivé à l'extérieur, une odeur d'électricité, telle celle pouvant provenir d'un court-circuit, m'assaillit. Je consultai mon téléphone ruban, large et extra-plat, collé comme le serait un simple scotch autour de mon bras droit. Il m'indiquait les paramètres environnementaux, gradués sur une échelle de 1 à 10, de l'instant présent, question pollution. Le chiffre 6 clignotait en vert orangé. Je pouvais rester pour l'instant à l'air libre, en n'utilisant simplement que quelques équipements, et me rendre à mon rendez-vous sous réserve, au vu de la distance importante, de faire une halte à mi-parcours dans une boîte à sommeil, une B.A.S, pour simplement une dizaine de minutes, ceci afin de me désintoxiquer des agressions environnementales extérieures et addictives et me permettre ainsi, au cours de ce laps de temps, de régénérer mon cerveau. Ces boîtes à sommeil, au design parfait et totalement translucides afin que chacun puisse voir l'intérieur, étaient disposées un peu partout dans les rues, même si elles étaient devenues de nos jours quasiment sauvages et peu fréquentées, comme le furent jadis les vespasiennes dans l'ancien monde. Notre société, ayant la science comme influenceuse, avait fini par reconnaître qu'il n'existait pas de frontières pour un homme entre son activité diurne et le sommeil et que, bien au contraire, ce dernier était pour le cerveau régénérateur, et même qu'il stimulait la créativité en permettant, dans ces moments particuliers, à ses cellules grises de fonctionner plein pot, sans encaisser d'agressions et stimulations extérieures, donc efficacement.

Je mis mes lunettes aux verres fumés et ajustai le masque recouvrant ma bouche et mes narines et se prolongeant sur mes oreilles afin d'atténuer les émissions sonores et cacophoniques des messages publicitaires qui s'étaient gravés jour après jour, année après année, siècle après siècle, comme sur des simples disques vinyle, sur les façades des immeubles d'antan et autres supports de jadis utilisés pour les panneaux publicitaires.

Les pollutions sonore et visuelle de nos anciennes villes étaient restées, même de nos jours, présentes, et elles délivraient en continu des messages du passé des hommes. Des senteurs souvent malfaisantes accompagnaient leur quotidien comme s'ils se trouvaient dans une étable à porcs bretonne du début du vingtième siècle – carte postale en noir et blanc.

L'homme politique avait dû, jadis, trancher, et la société avait fait ses choix. Elle sacrifia la vie publique et extérieure, jusqu'alors se tenant sous l'égide de Saint Loisir, au profit de la vie privée, par une amélioration du confort des logements accueillant les familles. Celles-ci, regroupant les pères, mères et enfants dans un même cocon familial, furent protégées par Sainte Télévision, ayant comme bras droit son conseiller machiavélique Intox, un représentant peu discret du pouvoir en place.

L'intérieur de ces habitats était nickel, propre et hygiénique, l'air étant filtré et parfumé de mille senteurs de fleurs, dont certaines avaient aujourd'hui disparu de la surface de la Terre, tels les lilas et même certaines roses pourtant si odoriférants que l'homme social, toujours en quête de puissance et d'extension de territoire, n'avait pas su protéger – tel un Attila moderne appliquant une politique de terre brûlée.

Bien que les immeubles modernes fussent souvent reliés les uns aux autres par des galeries souterraines, nous devions parfois sortir à l'air libre afin de nous rendre à une destination un peu éloignée.

Un chien jaune efflanqué me rejoignit et se frotta à mes jambes, cherchant, en me touchant, un peu de sympathie et de chaleur, mais il fut immédiatement repoussé par les chocs électriques issus de son contact avec ma combinaison – ce n'était aujourd'hui qu'un chien qui circulait, mais cela aurait pu être d'autres animaux, une horde de hyènes, parfois même de mutants mi-chat mi-chien ou mi-ours mi-loup, ou même des hommes, des errants comme il en existait encore beaucoup, qui n'avaient pas su ou pu s'intégrer à la nouvelle société, ceux-ci étant pour nous des sortes de passe-murailles, vêtus de haillons, mais qui avaient su réinventer, au fil des siècles, le couteau

taillé dans de vieux parechocs rouillés, et même l'arc et la flèche. Leurs corps s'étaient adaptés au fil des générations au nouvel environnement, les rendant ainsi plus résistants que nous à la pollution – certains d'entre eux avaient même leurs corps recouverts d'écailles leur servant d'armure, et d'autres des mains surdimensionnées avec des doigts puissants pouvant serrer ce qu'ils saisissaient comme dans des étaux.

Ces gens étaient devenus dangereux pour notre société, cultivant le bien-être et s'étant réfugiés derrière de hautes murailles. Une application de notre téléphone nous permettait de détecter ces déviants lorsqu'ils s'approchaient trop près de nous. En cas de rencontre, notre cité envoyait des drones survoler la zone afin de, si possible, les détruire ou, du moins, les éloigner.

De ce fait, on n'en rencontrait que peu, et ils se terraient quelque part, on ne savait pas vraiment où, mais probablement se regroupaient-ils dans les souterrains de nos villes, catacombes ou parkings désaffectés – tels étaient nos nouveaux sauvages.

En marchant, je lèvai la tête et, sur un mur, j'aperçus une vidéo montrant des images fanées d'un chanteur connu des années 2000 criant un de ses tubes avec une voix cassée par le temps. Une autre pub suivit immédiatement, montrant une puissante voiture, une Hummer, un monstre mécanique grondant, fumant, se cabrant, fonctionnant au diesel et surgissant d'une autre époque – mémoire de taureaux aux naseaux fumants, naseaux polluants, pétant à tout-va, étant aujourd'hui réfugiés dans des coins reculés de notre planète Terre et redevenus sauvages.

Une halte était devenue, pour moi, nécessaire, car je devais régénérer mes cellules grises et prendre un peu de repos. Je me dirigeai vers une boîte à sommeil dont une application de mon téléphone m'avait indiqué l'emplacement.

Je l'aperçus à une centaine de mètres. Elle était violemment éclairée – un halo de lumière dans la nuit.

Je m'approchai d'elle et vis à l'intérieur une femme assoupie. Elle était habillée en rose, a ses yeux fermés et un sourire aux lèvres.

Sur la porte d'entrée se déroulait une série de chiffres indiquant le temps de son sommeil restant. Ils cavalaient vers zéro. Il ne lui restait plus que quelques minutes avant qu'elle finisse sa régénérescence, et je décidai d'attendre patiemment mon tour sur place, car la prochaine B.A.S se trouvait assez loin, à plus d'un kilomètre.

Je m'assis sur un banc se trouvant en face de la cabine et contemplai, en rêvant, la femme blonde endormie se trouvant à l'intérieur, en tenue pastel – sorte d'image d'Épinal ou de conte pour enfants.

Cette belle inconnue attendait-elle son prince charmant ?

Tout d'un coup, un panneau publicitaire plaqué sur le pignon d'un vieil immeuble en pierre, vestige des temps passés, s'illumina et présenta les images d'un ciel éclairé par la lumière d'un matin de printemps tachée par les vols désordonnés de papillons aux ailes bleues et roses, se mélangeant à quelques canettes rouges de Coca-Cola en lévitation. Cette pub pour une boisson sucrée de jadis fut immédiatement suivie d'une autre image représentant la photo de King-Kong, le gorille géant, tenant dans sa main, avec semble-t-il beaucoup d'émotion, le corps d'une femme allongée dans le creux de sa paume.

C'était une pub du film, réalisé en 2005, *King-Kong*, mettant en scène un roi singe géant et imaginaire vivant dans l'île de Skull Island. Il eut comme actrice principale Naomi Watt, une femme blonde qui ressemblait en tout point à celle se trouvant devant moi paisiblement allongée sur le dos dans la boîte à sommeil – souriante, bras dénudés étendus sur ses cheveux blonds en désordre.

Je sentis une discrète chaleur à mon poignet ; mon téléphone s'illumina et une voix de femme – elle se nommait Morgane – me signala la présence d'une horde de hyènes mutantes et d'aspect terrifiant, car étant géantes de taille, avec des yeux bleus et un pelage de couleur rouge sang, chassant non loin de moi. J'entendais d'ici leurs puissants ricanements.

Morgane me demanda de rester calme, car elle avait envoyé, il y avait de cela quelques minutes, un drone militaire pour tenter de les

détruire ou, sinon, de les éloigner et, d'autre part, les statistiques montraient qu'il n'y avait pas eu, depuis plus de cinquante ans, d'accident avec ces animaux bavards et comédiens par nature assez farouches – la Nature, qui avait mis en forme toutes les combinaisons possibles pour accueillir la vie sur Terre, les ayant conçus de cette manière –, et ils s'en prenaient plus souvent aux faibles qu'aux bien portants.

Les caméras de surveillance avaient dénombré une horde de cinq adultes accompagnés de deux petits, avec encore leur pelage de couleur noir charbon, errant en reniflant bruyamment. Probablement des femelles, au vu de leur corpulence.

Je vis arriver silencieusement un drone. Il avait la forme circulaire d'une soucoupe volante qui aurait pu être imaginée par un auteur de bande dessinée de science-fiction des années 1960.

L'objet s'illumina, tourna sur lui-même comme une toupie, clignota de mille couleurs et descendit à quelques mètres du sol, où il se plaça en vol stationnaire.

De sa coque jaillit un faisceau de fils de lumière laser, escorté du bruit saccadé de balles éjectées par une mitrailleuse. Les hyènes ricanèrent une dernière fois et puis se turent après qu'une d'elles eut hurlé à l'agonie. Peut-être même étaient-elles toutes mortes, ou s'étaient-elles enfuies, apeurées, craignant ce dieu de la mort design venant du ciel.

Je regardai la boîte à sommeil dans laquelle dormait toujours la femme blonde et, sur la porte en verre, se déroulaient les chiffres du temps.

Autour de moi régnait un vacarme de sons stridents accompagnés d'odeurs nauséabondes et de lumières éblouissantes.

Il ne restait plus que quelques minutes avant que le temps de son sommeil ne s'écoule et qu'elle se réveille, sans le baiser d'un prince charmant, mais dopée par l'odeur d'un parfum énergisant. 10, 9, 8, 7, 6, 5, 4, 3, 2,1… 0.

La fille ouvrit les yeux, secoua ses cheveux blonds, se redressa et se mit debout.

Je vis arriver les lumières d'un taxi volant qui, tel un colibri le ferait avant de butiner le pistil d'une fleur, se plaça en position stationnaire devant la boîte à sommeil.

Avant de sortir, la femme blonde ouvrit son sac et sortit son matériel de maquillage, dont un petit miroir circulaire. Elle se maquilla très lentement – lèvres, paupières et poudre blanche que, tel un clown Auguste, elle étendit sur la peau de son visage – tout en le faisant presque rituellement, ce qui devait lui permettre de resurgir correctement dans le monde éveillé, dans lequel il fallait souvent porter un masque.

La porte de la B.A.S et celle du taxi s'ouvrirent simultanément. La fille sortit, une valise à la main, et s'engouffra immédiatement à l'intérieur, sans même me remarquer – j'entendis juste *« Bonjour Madame Rose, veuillez entrer »* avant que sa porte ne se referme.

Le taxi s'envola avec sa belle inconnue et disparut dans la pénombre – ici, en zone urbaine, de nos jours, l'alternance naturelle du jour et de la nuit n'existait pratiquement plus, le ciel étant constamment recouvert de nuages obscurcissant la clarté du jour.

Par compte, ce processus naturel lié à la course de la Terre autour de son soleil était artificiellement mis en œuvre à l'intérieur des nouveaux bâtiments de notre cité, qui suivaient les variations de lumières naturelles, alternant les jours et les nuits, au cours des saisons tel que c'était le cas depuis la nuit des temps dans le monde naturel, avant le Grand Chambardement.

Une nouvelle vidéo de King-Kong apparut sur l'écran géant. Celui-ci tambourinait avec ses puissantes mains sur son torse, en pleurant. Il avait, semblait-il, perdu sa belle blonde – adieu ma belle !

Chapitre II

Les Ostrogots – Le Mara, un philosophe, diront certains –
Les rêves font souvent office d'escrocs face à l'intelligence



J'avais de plus en plus mal à la tête, trop de bruits, trop d'odeurs, trop de lumière. J'attendais que la boîte à sommeil soit remise en activité afin de pouvoir m'y engouffrer et remettre mon cerveau en bon état – détruire cette pollution sonore, visuelle et olfactive qui, à la longue, le déstabilisait. Bingo : la B.A.S était prête. Les lumières tourbillonnantes qui jusqu'alors l'enserraient avec l'efficacité d'une chaîne en acier cadenassée s'éteignirent et la porte s'ouvrit, accompagnée de la musique céleste produite par un ensemble de bols chantants tibétains à sept métaux, dont l'or, l'argent, le cuivre et le mercure. Je pénètrai dans la boîte, la porte se referma derrière moi. Je m'allongeai sur un lit se trouvant au centre de la pièce. Je sentis un parfum de fleur sauvage envahir la pièce, mes narines, mes poumons, et je m'endormis immédiatement…

Je rêvai.

FIN DE L'EXTRAIT

TABLE DES MATIÈRES COMPLÈTE

LA TERRE.....4

Chapitre I.....5

Obscurité – La boîte à sommeil –
Une horde de hyènes géantes et rouges.....5

Chapitre II.....12

Les Ostrogots – Le Mara, un philosophe, diront certains –
Les rêves font souvent office d'escrocs face à l'intelligence.....12

Chapitre III.....25

Mayday, mayday, l'humanité est en détresse…
La bosse de Quasi.....25

Chapitre IV.....32

Les quatre Ostrogots prennent la parole – Ulciv, l'ultime civilisation – Parthénogénèse et duplication.....32

Chapitre V.....44

À la recherche du Mara – La première des trois expéditions –
Le combat contre l'hydre de Lerne.....44

Chapitre VI.....57

La deuxième expédition – Les Latinos –
La première rencontre avec le Mara.....57

Chapitre VII.....70

La troisième expédition – La deuxième rencontre avec le Mara – Les multiples duplications dans la salle du Pangolin.....70

LA LUNE.....87

Chapitre VIII.....88

La préparation au premier voyage vers la Lune – Le voyage – Les robots Adam.....88

Chapitre IX.....101

Le départ vers la Lune.....101

Chapitre X.....107

L'arrivée sur la Lune – Première rencontre avec les Adam – Le départ vers Ulter.....107

Chapitre XI.....133

Les rêves – L'arrivée près d'Ulter – Le réveil.....133

LA PLANÈTE TN. 0000 – ULTER, L'ULTIME TERRE.....142

Chapitre XII.....143

L'ultime Terre – Les cérémonies.....143

Chapitre XIII.....154

La maison de Jade et Paul – La métamorphose de Jade – La naissance des jumeaux.....154

ÉPILOGUE.....159

DU MÊME AUTEUR.....164